

Henry Kissinger, prix Nobel... de la guerre

IL a été le conseiller de Nelson Rockefeller, l'inspirateur de la politique menée par Richard Nixon de 1968 à 1974 puis, à deux reprises, le chef de la diplomatie des États-Unis. Il est, sans doute, l'un des Américains les plus célèbres du siècle, auréolé d'un prix Nobel de la paix. Un modèle, une icône intouchable.

Intouchable ? Henry Kissinger intéresse beaucoup le Chilien Juan Guzman, l'homme qui a instruit le dossier Pinochet. Le petit juge opiniâtre a émis le souhait que les Américains interrogent leur compatriote afin de faire la lumière sur l'assassinat, en 1973, dans le stade national de Santiago, d'un journaliste, Charles Horman. Ce dernier, dont l'histoire a inspiré le film « Missing », était venu tourner un reportage sur les réformes entreprises par le socialiste Salvador Allende. « Dear Henry » a-t-il trempé dans cet assassinat en particulier et, plus généralement, dans la répression des opposants à Pinochet ? Pour Christopher Hitchens, un journaliste américain, il a joué un rôle de premier plan. Hitchens, dont le livre (1) fait l'effet d'une bombe outre-Atlantique, dénonce ce qu'il appelle les « crimes » d'Henry Kissinger. Son réquisitoire, sans appel, s'appuie sur des documents secrets tout récemment « déclassifiés » par la CIA, l'Agence centrale de renseignements américaine.

Chili, Vietnam, Chypre, Bangladesh...

Que Salvador Allende accède à la présidence du Chili hérissait le poil de Richard Nixon. Kissinger prit en charge le dossier. Obstacle numéro un, le général Schneider, chef de l'armée, opposé à toute ingérence militaire dans le processus électoral. Un groupe fascisant fut contacté, le général fut abattu et, peu de temps après (1973), Pinochet prit les commandes. Il est pratiquement acquis aujourd'hui que le vieux général ne répondra pas de ses crimes devant la justice de son pays. Le Chilien n'était que la marionnette de Kissinger. Le « marionnettiste » sera-t-il également épargné ?

Quand il se rend au Vietnam au milieu des années 60, beaucoup de ses concitoyens sont convaincus que l'Amérique peut gagner et que cette guerre vaut d'être menée. Kissinger est plus dubitatif. Ses tergiversations, sa duplicité conduiront à la mort, dans les deux camps,



des centaines de milliers de personnes. Le même Kissinger va organiser le bombardement de populations civiles au Laos et au Cambodge ; « crimes de guerre » assène Christopher Hitchens.

Chypre dans les années 70. Makarios en est le président élu mais également le leader spirituel de la communauté orthodoxe grecque dans cette île stratégiquement importante pour la Maison Blanche qui éprouve une vive sympathie envers le dictateur Ioannides, maître d'Athènes. Kissinger a-t-il soutenu la tentative d'assassinat de l'archevêque ? Au mieux, il pourrait être accusé d'inaction dans cette confuse affaire.

On retrouve également trace de Kissinger au Timor oriental, en Irak — où il appuie, semble-t-il, les Kurdes dans leur tentative de déstabilisation du régime de Saddam Hussein pour les abandonner ensuite à leur sort —, mais surtout dans la crise du Bangladesh où, dans les années 70, Mujibur Rahman remporte les premières élections ouvertes depuis dix ans. Un défi à l'hégémonie du Pakistan occidental sur sa partie orientale. La répression, sanglante, fait des centaines de milliers de victimes. Quel rôle trouble Kissinger joua-t-il dans le déclenchement de ce « génocide », lui qui ne dissimulait pas son mépris pour Rahman et soutenait le Pakistanais Yahia Khan ?

Il ne s'agit pas là simplement de calcul, de cynisme, de « realpolitik », mais de « crimes ». Dès lors, estime Christopher Hitchens, c'est à La Haye, devant un Tribunal international, que « monsieur Kissinger », Metternich malfaisant, devrait être déféré. Comme Milosevic.

Ph. B.

« Les crimes de monsieur Kissinger », Christopher Hitchens, Editions Saint-Simon, 203 pages, 99 F/ 15,09 euros.